

Théodore

(Géricault)

Médusa

Pièce en 11 tableaux
de
Jean-Jacques DURAND

3 hommes et 1 femme sont le minimum pour la
distribution¹.

4 hommes et une femme ou plus sont souhaitables

¹ Voir les suggestions de distribution, à 4 ou à 5 comédiens, en annexes.

Personnages par ordre d'apparition :

Théodore Géricault

Un médecin (le phrénologue Dumoutier)

Une Bohémienne

Un ou deux clients d'un café (2012)

Un éboueur (2012)

Anne, une serveuse (2012)

Suzanne, bonne de Théodore

Lavillette, charpentier, rescapé de la Méduse

Un gabier

Savigny, chirurgien, rescapé de la Méduse

Corréard, géologue, rescapé de la Méduse

Deux clients d'un café

Une servante

Eugène Delacroix

Un crieur de gazettes

Horace Vernet, peintre et ami

Madame Vernet, sa femme

Alexandre Dumas (père)

Le directeur du Collège Royal

Jules Michelet

Trois professeurs

Des visiteurs du Louvre (de nos jours)

Une guide conférencière

La pièce met en parallèle plusieurs temporalités :

- Action centrale autour de Géricault de 1818 à 1824
- Faits divers de 2012 à 2013
- Discours de Michelet en 1848
- Dernière scène, de nos jours.

Tableau I - Une nuit de janvier 1818 à Paris, près du cimetière du Père-Lachaise

Personnages :

- **Théodore Géricault**
- **Un médecin (Dumoutier, ami de Théodore)**
- **Une Bohémienne**

Il est possible d'illustrer musicalement le lever de rideau par Horse Latitudes des Doors

Décor : Au premier plan, un immense cadre vide de 7mX5m (ou de dimension égale à l'ouverture) à travers lequel nous suivrons toute la pièce. La scène est vide au départ, hormis une grille du cimetière au fond jardin. Théodore, élégant, est enveloppé d'une houppelande tel un conspirateur. Il porte un chapeau et une canne de dandy comme à l'accoutumée. Il tient une lanterne sourde à la main. Son ami médecin lui donne un paquet oblong : un avant-bras empaqueté dans un sac de toile tâché de brun. Ils entrent à cour et échangent à mi-voix.

Le médecin. - Tiens, je te donne encore celui-là : il y a un avant-bras bien frais, bien conservé. Mais je te préviens, c'est la dernière fois. Moi, je risque ma place avec tes histoires.

Le médecin lui donne un carton à chapeaux. Le fardeau pèse à peu près 10 kg. Théodore en fait

un baluchon à l'aide de sa canne et le porte à son épaule.

Théodore. - Personne n'en saura rien, promis. Houlà !
C'est lourd !

Le médecin. - Oui, 13 Kilos. Un avant-bras et une tête :
13 Kilos. Dans le carton, tu verras, c'est moyen, elle a
déjà les vers et on l'a déjà bien entamée en dissection.
Heureusement qu'il fait froid.

Théodore. - Alors passe-moi la clé de la grille, je vais
essayer d'en trouver d'autres. Après, je te promets, je
me débrouille tout seul.

Le médecin. - Pas question ! Et puis, je ne l'ai pas !

Théodore. - Si, tu l'as docteur, c'est toi qui ouvre pour
qu'on jette à la fosse les restes des autopsies. Allez,
donne-la-moi, je te la rends demain.

Le médecin. - Théodore, tu es malade ! Après les
aliénés de la Salpêtrière, tu as voulu peindre des
mourants, à chaque fois j'ai eu la faiblesse de te céder.
Et me voilà maintenant en train de t'abandonner les
restes des amphithéâtres. Mais là, le cimetière, ça va
trop loin !

Théodore. - *(Criant presque)* Donne moi ta clé !

*Théodore est agité et ne tient pas en place, il
pose ses paquets et marche de long en large, il a
l'air dérangé, et pendant toute la scène qui suit, il
passe alternativement de l'exaltation au calme.*

Le médecin. - Chut ! Moins de bruit !

Théodore. - *(Piqué)* Raahh ! J'ai besoin d'un pied, tout
de suite.

Le médecin. - Pourquoi tout de suite ? (*Silence*)

Théodore. - Ne te moque pas : je ne sais pas peindre les pieds.

Le médecin. - Reviens dans cinq jours, je t'en aurai au moins un ! Peut-être une paire, avec de la chance. (*Un silence, Théodore est de plus en plus agité.*)

Théodore. - (*Explosant*) NON, TOUT DE SUITE ! (*Se ravisant*) Le bouquin de Corréard et Savigny, tu ne l'as pas lu ?

Le médecin. - Calme-toi ! Quel est le rapport ?

Théodore. - J'ai rencontré Savigny ! Je dois peindre tout son récit pour le Salon du Louvre, l'année prochaine, tu comprends ? Gigantesque, énorme, incroyable, une explosion de lumières et de couleurs : du vermillon, du blanc, du jaune de Naples, de la terre d'Italie, de la terre de Sienne brûlée, du bleu de Prusse, du bitume de Judée, du noir d'ivoire...

Le médecin. - Je t'en prie, plus bas, on va se faire repérer.

Théodore. - (*De plus en plus exalté*) Des grappes de corps nus, enchevêtrés, une vision de tempête, un tableau vivant, des personnages saisis vifs entre deux mouvements. Ce sera l'œuvre la plus fantastique qui soit ! Comme Le Jugement Dernier de la Chapelle Sixtine ! Ah ! ah ! merci ! grazie Michel Angelo ! grazie Caravaggio ! merci mon maître Vernet ! merci !

Le médecin. - Chut ! Mais chut !

Théodore. - (*Plus bas et soudain calme*) Je veux cerner la décomposition des chairs, je veux l'apprivoiser et la peindre, avant de les revoir.

Le médecin. - Les revoir ? Qui ?

Théodore. - Savigny, un de tes confrères et l'autre, Corréard : ils viennent poser à l'atelier. (*Très excité*) C'est colossal, impensable, fabuleux ! (*Il se calme soudain.*) Mais je ne peux pas tout te dire : c'est trop politique.

Le médecin. - Tu es vraiment cinglé !

Théodore. - Donne-moi ta clé. Si je me fais attraper, tu diras qu'on te l'a volée.

Le médecin. - (*Hésitant*) Pfff ! Recel de cadavre, c'est déjà cher payé, mais alors là, pillage de sépulture... (*Il lève les bras, impuissant.*)

Théodore. - (*Il tend la main en supplique.*) Ne t'inquiète pas, docteur, tout ira bien.

Le médecin. - (*Il lui tend la clé à regret.*) Tu trouveras le carré des condamnés pas trop rassis, tout au fond à gauche.

Théodore. - Merci mon ami, je te revaudrai ça. Je cherche un pied.

Le médecin. - (*Désabusé, haussant les épaules*) Je sais. Tu en trouveras sans doute au moins un. Sois prudent et surtout, referme la grille en sortant ! (*Il sort à jardin.*)

Théodore erre un instant, gesticule de joie, seul, puis il ramasse son baluchon et sa lanterne sourde, se dirige vers la grille, il est surpris par la voix rauque de la femme : une Bohémienne inquiétante, couverte d'un fichu. Elle sort du cimetière. Sûre d'elle, très vite menaçante, elle passe alternativement du vouvoiement au tutoiement.

La Bohémienne. - Ne vous dérangez pas pour moi, monseigneur ! *(Elle le saisit par le bras.)* Voyez-vous ça : un monsieur bien mis qui vient fouiner pour me prendre mon pain ! Qu'est-ce qu'il cache dans son carton à chapeaux ?

Théodore. - Un chapeau.

La Bohémienne. - Un chapeau, allons bon !

Théodore. - Je t'assure, lâche-moi, qui es-tu ? *(Elle ne répond pas.)*

La Bohémienne. - Chapeau sur la tête et son carton à chapeaux, déconne pas, aboule sinon je te cafte.

Théodore. - *(Sûr de son effet, il pose son paquet et pensant effrayer la femme, il ouvre le carton contenant la tête décapitée.)* Tiens, c'est une tête ! Regarde, t'es contente la chouette !

La Bohémienne. - Pouah ! il sent fort ! *(Avec presque une attitude gourmande)* Bravo ! Un couvre-chef, tu parles, c'est la caboche tout entière ! *(Elle plonge la main dans le carton à chapeaux.)* Allez, ouvre la bouche, mon salaud ! Il résiste le bougre ! Ouvre-moi ça, fais-moi un sourire, que je vois tes chailles. Eh ben ! Un sans dents ! Pas une seule en or. *(Elle regarde Théodore avec soupçon.)* Ou alors... on te les a déjà piquées ?

Théodore. - Non, laisse, je...

La Bohémienne. - Qu'est-ce que tu fous avec ça ?

Théodore. - Je suis médecin, c'est pour une étude.

La Bohémienne. - Ah ! ah ! c'est ça et moi, je suis Marie-Antoinette ! *(Elle examine le contenu du carton à chapeaux.)* Ni boucles d'oreilles ni dents en or, rien à en tirer. En plus, il est pas frais, il pue la charogne, il a les

vers qui lui sortent des yeux. Et dans le sac, tu caches quoi, mon trésor ?

Théodore. - Rien d'intéressant, laisse-moi, et je te donne vingt sous.

La Bohémienne. - Et généreux avec ça, monseigneur. *(Plus haut et menaçante)* Fais voir sinon je crie ! Un franc ! C'est ce que je donne aux pandores pour qu'ils me foutent la paix. Si je gueule, ils se radinent. *(Impérieuse)* Fais voir ! *(Il lui donne à contrecœur, elle déplie avec avidité et sort la main.)* Joli travail mon mignon, mais il suffisait de couper le doigt pour avoir l'anneau.

Théodore. - *(Il lui reprend le paquet.)* C'est le bras et la main qui m'intéressent, laisse-moi.

La Bohémienne. - Moi, c'est l'or, donne. *(Elle ôte l'anneau en suçant le doigt du cadavre et crache.)* Pouah ! et donne-moi dix francs de plus, pour la peine !

Théodore. - Tiens, maintenant fiche-moi la paix.

La Bohémienne. - D'accord, et ta tête pourrie, j'en veux pas. Montre la main. Non, la tienne ! *(Elle lui saisit, il résiste.)* Donne ta main monseigneur, ou je crie. Oh ! la jolie main fine ! Elle est belle cette chevalière. On est royaliste ? N'aie pas peur, je te la laisse. Ch'suis pas une voleuse, juste un corbeau. Voyons ! *(Elle regarde sa main comme une diseuse de bonne aventure.)* On est artiste à ce que je vois ? Artiste peintre ?

Théodore. - *(Surpris)* Comment sais-tu ?

La Bohémienne. - Ah ! ah ! les taches de peinture. Il y en a de toutes les couleurs et sous tes ongles aussi. *(Elle le renifle, il recule légèrement.)* Les mains puent le cadavre, mais l'habit sent l'huile de lin, monseigneur.

Théodore. - Assez ! Laisse-moi filer !

La Bohémienne. - *(Elle le retient fermement et regardant sa main, elle s'écrie.)* Attends... hooo !

Théodore. - *(Inquiet)* Ah ça, es-tu folle ? Qu'est-ce qui te prend ?

La Bohémienne. - Ta vie est marquée du nombre 13, je le vois partout, et dans tous les sens, à l'endroit, à l'envers. Tu es né quand ?

Théodore. - 1791 et alors ?

La Bohémienne. - Quel jour ?

Théodore. - 26 septembre.

La Bohémienne. - Le 26 ! un redoublé du 13 ! je le savais, méfie-toi du 26 !

Théodore. - C'est stupide.

La Bohémienne. - On était hussard, monseigneur ? Il y a des chevaux autour de vous...

Théodore. - *(Encore plus surpris)* Heu, j'ai été mousquetaire du roi. Comment le sais-tu ?

La Bohémienne. - *(Triomphante)* Je t'ai vu marcher, les jambes en cerceau, monseigneur. Ou alors, tu dors sur une barrique ! *(Elle se replonge dans la lecture et devient de plus en plus exaltée.)* Le cheval est partout dans ta vie ! Il fait ton bonheur comme il fera ton malheur.

Théodore. - Qu'est-ce que tu racontes ?

La Bohémienne. - Tu payes chaque bonheur d'un malheur qui s'accroche à toi... Je vois... ta vie sur des vagues, tu surnages... tu es en haut et puis, tu sombres...

Théodore. - Tu dis n'importe quoi, lâche-moi !

La Bohémienne. - Un enfant caché ! et puis il n'y a plus d'enfant. Un cheval te tuera. (*Elle sursaute.*) Diable !

Théodore. - Quoi ?

La Bohémienne. - Encore là, le 13. Méfie-toi surtout du 26, le 13 redoublé. Je sais où je vais te retrouver encore...

Théodore. - ?

La Bohémienne. - Ici même. (*Elle montre le cimetière.*) Et puis, va donc au diable ! (*Elle s'enfuit à cour.*)

Théodore. - Vieille gorgone!

Il ramasse ses paquets et sa lanterne et sort à jardin.

Changement rapide de décor dans la pénombre : la grille du fond jardin est enlevée tandis qu'une table de café et deux chaises sont apportées au premier plan, à cour.

Tableau II - Lundi 16 janvier 2012, dans un café

Personnages :

- **Un éboueur**
- **Le client**
- **Anne (une serveuse)**

Selon le parti pris de jouer la pièce à 4, 5 ou plus, d'autres personnages meublent l'endroit : un client est attablé et lit le journal, d'autres entrent et sortent. Il est 10 heures, une télévision au fond égrène en voix off les informations : la météo après le passage de la tempête Andrea, le naufrage du Costa-Concordia, etc.. Un éboueur entre, à cour, habillé en combinaison, avec une tache énorme.

L'éboueur. - Salut tout le monde !

Le client. - Aaah, ça y est, tu as déjà fini ta journée ?

L'éboueur. - La prochaine fois, je te réveillerai quand je pars au boulot : un bon coup de klaxon en bas de chez toi avec le camion, comme ça, tu sauras à quelle heure je commence.

Le client. - Ne te fâche pas, c'était pour te charrier !

L'éboueur. - C'est pas le jour ! Je me suis versé tout le jus d'une poubelle sur le plastron. Tiens, regarde-moi ce grabuge.

Le client. - Pas la peine, on te sent d'ici, ça fouette grave ! Ne t'approche pas trop !

L'éboueur. - Ho ! ça va ! Bonjour l'accueil ! Toi tu fais bosser les autres, c'est pratique tu risque pas de te salir. Et d'abord vous n'avez qu'à pas foutre n'importe quoi en vrac dans vos poubelles ! Bon, ça pue, ça pue ! Et puis on s'habitue. Bien, je reste là, mais pour la peine, paye ta tournée.

Le client. - J'en avais l'intention. (*À la cantonade*) Anne ! Au boulot ! Anne ? Je mets ma tournée.

La serveuse. - (*Apparaissant, du fond de scène, elle salue le nouvel arrivant.*) Bonjour toi, ça va ? Tu as fini ?

Le client. - Ne dis rien là-dessus, Anne, il est en rogne. Mets-nous deux SUZES, Anne, s'il te plaît. (*Ils rient un peu grassement.*) Deux Suzanne !

La serveuse. - Vous allez me la faire à chaque fois ? Et deux SUZES, deux, ça marche, avec des glaçons, les garçons ! (*Elle part, ils rient et elle fait soudain demi-tour.*) Ah ! mais quelle est la crevure qui ne s'est pas essuyé les pieds ? C'est une horreur, ça pue ! Vous allez tout me saloper. Soulevez vos pieds. (*Elle examine.*) Non, ça va. Ah ! mais c'est toi qui sent la mort comme ça !

L'éboueur. - Ben... c'est le jus d'une poubelle qui... (*Il bredouille, gêné, lève les bras pour se sentir.*) Moi, je me sens plus.

La serveuse. - Tu as bien de la chance. Pouah ! Tu sens la charogne, je me demande comment tu peux rentrer comme ça chez toi.

L'éboueur. - Justement, je m'aère ici avant. (*Il la regarde avec insistance.*) Et puis... je me réhydrate.

La serveuse. - Pff, j'ai compris, je reviens. Elle a du mérite, ta femme. (*Elle sort.*)

Le client. - T'agite pas, elle a trop raison, ça pue le rat crevé.

L'éboueur. - Oh, ça va ! Tiens, fais-moi les nouvelles, je regarde pas la télé. Quoi de neuf ?

Le client. - Ça. (*Il désigne son journal.*) L'accident du Concordia, tu te rends compte...

L'éboueur. - Non, pas bien. J'ai cru qu'il volait plus.

Le client. - T'es con : le naufrage du Costa Concordia !

L'éboueur. - Ah oui ? Eh ben.

Le client. - Il traverse la tempête Andrea comme une fleur, et par mer calme, il va se péter la tronche juste en face de la Toscane.

L'éboueur. - Y a des morts ?

Le client. - Ben, une trentaine.

L'éboueur. - Ah ! quand même !

Le client. - Tout ça pour faire le mariole ! Tiens, c'est bien un Rital : il a frôlé la côte pour faire bonjour à l'île en face, pour épater sa donzelle. Du coup... coucou et paf ! C'est arrivé avant avant-hier, t'as pas su ?

L'éboueur. - Vendredi ? C'était vendredi 13, c'était déjà mal barré au départ !

Le client. - Ouais, et en plus il s'est tiré, laissant tout le monde se démerder sur le rafiot.

L'éboueur. - Le « capitaine » ?

Le client. - Oui, le « capitaine ». Non seulement il joue les cacous avec son barlu, mais en plus qu'il s'est tiré comme une poule mouillée.

La serveuse. - Voilà, voilà ! Deux SUZES, deux ! Je me sauve, tu sens trop mauvais. Tu feras signe quand tu pars, que j'aère. *(Elle sort en fond de scène.)*

L'éboueur. - Pff ! *(À son ami)* Santé ! Eh ! Ben !

Le client. - Comme tu dis ! *(Un temps)* Et s'il y a autant de morts, c'est parce qu'il aurait menti : il aurait caché la merde au chat sur la situation. *(Tout en sirotant)* Tu sais, les équipages, ça picole pas mal sur les croisières, entre autre.

L'éboueur. - C'est pas faux !

Le client. - En plus qu'ils ont manoeuvré comme des billes avec les canots.

L'éboueur. - Non ?

Le client. - Si, abandon de poste, tu te rends compte ?

L'éboueur. - Quelle histoire !

Le client. - Tu l'as dit.

L'éboueur. - J'espère qu'ils sont pas tous comme ça ! Les beaux-parents vont faire une croisière dans les Caraïbes.

Le client. - Ah ben ! Bonne chance !

L'éboueur. - Arrête ! On confie vraiment notre vie à des zozos. Sinon l'horoscope, il dit quoi ?

Le client. - T'es quoi ?

L'éboueur. - Bélier, ascendant poubelle.

Le client. - *(Avec malice)* Bélier, attends... heu... journée riche en parfums, mais vous serez sujet de moqueries.

L'éboueur. - Pff, tu as bien le nez délicat, allez, santé ! Je me tire. La prochaine, elle sera pour moi. À plus !

Le client. - À plus !

Changement de décor dans la pénombre: la table de café est remplacée par un escabeau de peintre en bois au premier plan cour. Théodore sur son lit au fond jardin. Au milieu cour, une table et trois chaises sont en place pour accueillir les visiteurs. Un paravent replié est au milieu de la scène au lointain.

Tableau III - Un matin de janvier 1818, dans l'atelier du peintre

Personnages :

- **Théodore Géricault**
- **Suzanne (sa bonne)**
- **Lavillette (charpentier)**
- **Un gabier**

Décor suite : Par terre, esquisses et dessins en grand nombre. Il règne un grand désordre : des cadres vides, des restes de nourriture sur la table, le carton à chapeaux en évidence, posé sur une chaise. Un tableau est en préparation sur un chevalet, dos au public, près du lit² où Théodore est vautre. Il dort profondément, tout habillé et emmitouflé. Le poêle est éteint et il fait un froid glacial. La puanteur est insupportable, le peintre est réveillé par l'entrée de Suzanne (à cour).

Suzanne. - Monsieur Théodore, monsieur Théodore. Ah ! ça, mais c'est une puanteur ! Quelle honte de dormir là-dedans. *(Elle tire les rideaux et ouvre grand les fenêtres.)* Il fait un froid de gueux dans cette pièce et vous avez laissé le poêle s'éteindre !

² On peut prendre modèle sur le tableau d'Ary Scheffer « La mort de Géricault »

Théodore. - (*Émergeant*) C'est toi, Suzanne ! Apporte-moi du café bien chaud. Et ferme ! il fait assez froid comme ça.

Suzanne. - (*Se cachant le nez avec son tablier*) Impossible, monsieur, cette puanteur est insupportable.

Théodore. - Ferme, te dis-je. Je vais jeter tout ça. Et puis allume le feu, je suis transi.

Suzanne. - Votre vie part à vau-l'eau. Monsieur Théodore, ça me fait deuil de voir ça. Avec votre talent... (*Elle s'affaire à ranger un peu, puis découvre le carton à chapeaux sur la chaise.*) Pouah ! mais ça vient de là, quelle infection ! Des rats crevés qu'on dirait ! Mais ça coule en dessous, ça grouille de vermine ! Beurk, des asticots ! Mais qu'est-ce que...

Théodore. - N'ouvre pas, c'est infect ! Je vais le jeter te dis-je. (*Se levant, il va fermer la fenêtre.*) Je restais dans le froid pour ralentir la putréfaction. Maintenant, allume le poêle. (*Suzanne va maugréant, tout au long de la scène qui suit.*)

Suzanne. - Même poussé à blanc, le poêle peut pas chauffer tout ça ! Avoir déménagé de la rue des Martyrs, pour venir se geler ici !

Théodore. - Il me fallait plus grand pour ma toile. (*Il montre le public à travers le grand cadre.*) Ce sera grandiose ! (*Il saisit le carton à chapeaux précautionneusement, puis le porte en coulisses, sous l'œil dégoûté de Suzanne.*)

Suzanne. - C'est plus un atelier. On se croirait à la halle au blé, avec les mêmes remugles. Si c'est pas malheureux... vous voir dans cet état ! Depuis que je sers votre famille... Quel gâchis, monsieur : avoir du bien, de l'éducation et vous laisser aller dans cet atelier,

avec cette puanteur. *(Elle contemple le public comme si elle regardait un très grand tableau et les mains sur les hanches, elle l'examine.)* Et depuis trois jours, on en est toujours au même point ! Ceux là devant, ils ont pas de pieds ?

Théodore. - *(Revenant)* Les pieds, je les ferai plus tard. *(Exalté)* Cette nuit, j'ai enfin trouvé la composition idéale.

Suzanne. - Ben, je vois rien de plus !

Théodore. - Par ici, ma chère Suzanne, là. *(Il désigne la toile sur le chevalet.)* Ah ! je suis bien aise, j'ai envie de t'embrasser !

Suzanne. - Taratata ! Allez vous laver d'abord, vous sentez la charogne ! Qu'est-ce que vous avez touché ?

Théodore. - *(Exalté)* Ce n'est rien, Suzanne ! Retourne ce cadre et tu comprendras !

Pendant qu'il fait une toilette de chat avec le broc, la cuvette d'émail et une serviette, Suzanne va au chevalet, contemple la toile et écarquille les yeux.

Suzanne. - Cette fois-ci, vous êtes devenu fou ! C'est terrible !

Désespérée, elle retourne la toile vers le public avec une interrogation inquiète. Sur la toile, trois pyramides de différentes tailles. Seules leurs arêtes sont dessinées : une grande rouge, une moyenne bleue et une petite jaune.

Je ne comprends pas. Voilà plus d'un mois que vous barbouillez le bas de cet immense tableau...

Elle désigne le grand cadre au premier plan : on comprendra peu à peu que le tableau, invisible du public, est le fameux Radeau de la Méduse, qu'on ne verra qu'à la fin.

... Et vous n'avancez plus. Vous, qui d'ordinaire cavalez avec vos pinceaux !

Théodore. - Dès aujourd'hui, je pique des deux et je galope, tu vas voir !

Suzanne. - *(Elle ramasse les esquisses par terre.)* Des dessins de cauchemar : des têtes effrayantes, des mains crispées comme des mains de crucifiés, des visages de trépassés. J'en frissonne d'horreur. J'essaie de ne pas les regarder. *(Un temps. Elle marmonne en cassant du petit bois pour le feu.)* Et ce matin, un dessin d'écolier tiré à la règle. Ah ! Seigneur, pauvres de nous !

Théodore. - *(Dans une soudaine colère noire, il saisit deux pots de pigments, un rouge et un autre vert.)* J'en ai ASSEZ ! Je veux que le monde cesse de me contrarier ! Quand je dis, on fait ! Qui m'a fichu ces crétins d'apprentis qui ont gâché ces couleurs ! *(Il court à la coulisse jardin et hurle.)* Debout, abrutis ! Refaites-moi ce vermillon ! *(Il jette le pot en coulisses.)* Et vous appelez ça du vert céladon ? *(Il jette rageusement le pot.)* Refaites ! Et vite ! Les charpentiers devraient être là ! Allez me les chercher ! *(Il pousse un long cri, balayant de sa main tout ce qui se trouve sur la table. Suzanne apeurée, se protège.)*

Suzanne. - Vous me faites peur !

Théodore. - *(Soudainement calmé, il est comme un enfant pris en faute.)* Oh, pardonne-moi, ma Suzanne, je suis désolé, je... tu comprendras plus tard. *(Soudain*

nerveux, il contemple son pied.) Un pied, il me faut un pied. Un pied !

Suzanne. - Qu'est-ce qui vous met dans cet état ?
Depuis la naissance du petit, vous êtes plus le même.

Théodore. - Mais non, la vie reprend son cours,
Suzanne. La mienne est ravagée par les vagues : tantôt
en haut, tantôt en creux. Le calme après la tempête et
avant le prochain malheur.

Suzanne. - Je me ronge les sangs avec vos crises. Vous
pensez à ce pauvre petit bonhomme abandonné ?

Théodore. - Sans doute trop souvent. Assez ! Je me suis
suffisamment consumé. J'essaie de renaître de mes
cendres.

Suzanne. - Reprenez les chevaux, monsieur. J'avais tant
de plaisir à les voir caracoler sur vos toiles. Les
pouliches, c'était votre vie heureuse.

Théodore. - Oui. (*Un temps*) Tu sais, je pense à ce fils
tous les jours... et je l'ai fait appeler Hippolyte, (*avec un
sourire amer*) « celui qui délie les chevaux ».

Suzanne. - Ce pauvre gosse maintenant sans famille,
quelle pitié.

Théodore. - Je lui ai aussi donné le nom de mon père :
Georges.

Suzanne. - Après ce scandale, votre père ne vous cause
plus.

Théodore. - (*Amer*) Je ne lui parle plus non plus ! Et je
lèguerais tout à cet enfant.

Suzanne. - C'est égal, coucher avec sa tante et l'engrosser !

Théodore. - (*Sèchement*) Alexandrine est la jeune épouse de mon oncle, pas ma tante. Elle aussi est anéantie d'avoir dû abandonner ce fils.

Suzanne. - Mais...

Théodore. - Assez !

Suzanne. - Monsieur Théodore, je vous ai servi fidèlement, vous et votre famille, je ne peux plus assister à votre naufrage. Ces horreurs que vous rapportez, je n'en dors plus la nuit, ça sent la mort et nous allons tous l'attraper, tous !

Théodore. - (*Satisfait, il contemple ses pyramides et regarde intensément la salle.*) Fais ce que tu veux, mais tais-toi.

Suzanne. - (*Elle s'affaire à rallumer le feu.*) Non, j'ai le cœur trop gros : vous dormez mal, vous mangez mal. Il faut dire que dans la puanteur et le froid... Et voilà votre travail de la nuit ! Folie. Encore, des chevaux, ça irait. Si vous rapportiez du crottin, ça sentirait moins mauvais ! (On entend des coups de marteau en coulisse jardin pendant toute la scène qui suit.) Et ces bruits toute la journée ! Je vais rendre mon tablier.

Théodore. - Arrête de jacasser, j'attends des amis, prépare-nous à boire.

Suzanne. - Ces messieurs habillés en croque-morts qui viennent vous chercher deux fois dans le mois ? Vous appelez ça des amis ?

Théodore. - Ce sont plus que des amis : ce sont des frères pour moi.

Suzanne. - Eh bien, ils ont mauvaise figure. Et puis vous sentez le vin en rentrant à point d'heures. *(Un temps, des coups de marteau)* Une femme, c'est ce qu'il vous faudrait : une bonne compagnie ! *(Bruits de marteau)* Un clou chasse l'autre. Pour oublier madame Alexandrine, il faudr...

Théodore. - Un mot de plus, et c'est moi qui te chasse !
Allez file.

Suzanne. - Ce que j'en dis, c'est qu'une femme...

Théodore. - *(Sec)* Il n'est point de femmes dans nos assemblées. File ! *(Il se tourne vers la coulisse cour.)*
Oui, entrez Lavillette !

Lavillette entre. Il est accompagné d'un gabier qui porte un mât et un espar sur l'épaule, comme s'il portait une croix. Le gabier traverse la scène, sous le regard horrifié de Suzanne qui se signe, lève les yeux au ciel et sort à cour.

Lavillette. - Bonjour monsieur Géricault. Vous avez vu passer la mâture et son espar. Reste plus qu'à l'haubaner et votre maquette sera terminée. *(Pendant toute la scène, Lavillette est incommodé par l'odeur qui règne dans l'atelier.)*

Théodore. - Les aussières, sont-elles déjà en place ?

Lavillette. - Oui monsieur, nous les avons installées avec le gabier.

Théodore. - Elles formeront bien deux triangles ?

Lavillette. - J'ai reconstitué la machine exactement comme elle était. J'ai même rajouté au plan de monsieur Savigny...

Théodore. - (*Le coupant*) Il était faux ?

Lavillette. - Non, juste l'emplacement des drisses qui n'y figurait pas.

Théodore. - J'ai l'impression que vous n'aimez pas beaucoup messieurs Corréard et Savigny. Je peux savoir pourquoi ?

Lavillette. - Je n'ai pas la même vision de notre infortune.

Théodore. - Que voulez-vous dire ?

Lavillette. - Voyez-vous, nous étions cent cinquante embarqués sur le radeau, pour notre malheur. Quinze seulement ont survécu jusqu'au sauvetage. Rien que des officiers. Sauf un soldat et moi. (*Il a un haut le cœur.*) Excusez, c'est l'odeur... Je ne peux plus sentir... cette... sans... (*nouveau haut le cœur*)

Théodore. - Oui, je comprends. Allons voir la maquette terminée. Je ne manquerai pas d'interroger monsieur Savigny sur ce que vous venez de me dire.

Lavillette. - Merci monsieur Géricault. Le gabier a fini. Si vous voulez venir voir... je passe devant.

Théodore. - (*Il admire le radeau avec ses grèements dans la coulisse jardin.*) Mon Dieu ! Incroyable ! (*Il disparaît à jardin.*)

Changement de décor : la table de café et les chaises au premier plan à cour, remplacent l'escabeau, et sont isolées dans la lumière comme au tableau II.

Tableau IV - Septembre 2013, dans un café

Personnages :

- **L'éboueur**
- **Anne (la serveuse)**
- **Le client**

L'éboueur porte un paquet sous le bras, enveloppé d'une serviette ou d'un papier, avec une tache rose. Il semble nerveux, tourne en rond et regarde sa montre.

L'éboueur. - Mais qu'est-ce qu'il fabrique ? Moi, je dois retourner au taff, j'ai pas fini. Je vais me faire rembarrer par les collègues.

Anne. - Bois un coup, ça va te détendre.

L'éboueur. - C'est ta tournée ?

Anne. - Bof, si tu veux. *(Elle sert deux godets de blanc.)*
Tiens du blanc, parce qu'on est encore le matin.

L'éboueur. - Merci. Santé !

Anne. - T'as l'air nerveux, Alex. C'est quoi que t'as sous le bras ? Ah ! ah ! T'as coupé la tête à quelqu'un ? Fais gaffe, ça coule un peu. *(Ils échangent des regards.)*

L'éboueur. - J'ai ramené une pastèque, on est sur le marché. Elle est un peu éclatée. Si t'en veux un bout...

Anne. - Non merci.

L'éboueur. - Faudrait pas qu'y traîne : le marché à débayer, c'est pas de la tarte, et je dois ramener le camion-poubelle au dépôt, et puis y foutre un coup de Karcher...

Anne. - Il va pas tarder. Finis ton verre, ça va le faire venir. Tiens, qu'est-ce que je disais ? Quand on parle de la queue du loup... Ah! ah !

Le client. - Bonjour les loulous !

L'éboueur. - Ct'à c't'heure-ci que tu te pointes ?

Le client. - Mollo ! T'as un avion à prendre ?

L'éboueur. - Non, mais j'ai un métier et je suis pas tout seul... En parlant d'avion, j'ai les beaux-parents à bouffer ce soir.

Le client. - Ils sont de retour ?

L'éboueur. - Oui, après dix jours de croisière aux Antilles. Hein ! C'est pas beau, la retraite ? Anne, je mets la mienne vite fait, parce que je dois retourner aux bidons. Faut bien que les actifs bossent pour payer les vieux. (*Anne s'exécute.*)

Le client. - C'était comment ?

L'éboueur. - Royal, surclassé, « all inclusive » !

Le client. - Ça c'est super, niveau bibine surtout.

L'éboueur. - Tu parles. La clim, en plus, ça dessèche.

Le client. - Et puis la mer, ça donne soif.

L'éboueur. - Ouais, sauf que la mer, ils la voient pas beaucoup.

Le client. - Ouais, mais quand même, ça dessèche.

L'éboueur. - En plus, un soir, ils ont eu André Rieu au piano-bar.

Le client. - André Rieu, t'es sûr ? Parce-qu'il est plutôt violon, lui. L'autre au piano, c'était pas Richard Clayderman ?

L'éboueur. - T'as peut-être raison. Remarque, on s'en fout un peu : c'était un sosie. Enfin bref, ils s'en sont mis jusque-là !... Mais un peu déçus quand même : la langouste, c'était du surgelé, un peu cartonasse.

Le client. - Note, même frais la langouste, on finit par s'en lasser. C'est pas comme le homard : j'en ai mangé une fois à Crozon, c'était d'un bon... Et niveau capitaine ?

L'éboueur. - Impec. C'était pas un Napolitain. Un Suédois ou peut-être un Danois ?

Le client. - Tu risques rien avec des nordiques. C'est des mecs sérieux. (*Il déplie son journal avec la photo du Costa penché.*) En tout cas, j'espère que leur barlu, il avait pas c'te tronche. C'est le procès du Costa, tu te rappelles ?

L'éboueur. - Houlà !

Le client. - Et pis alors un truc dingue, attends, je cherche... Voilà, c'est là : « bien qu'accusé d'homicide, d'abandon de poste... nanana... » eh bien, le « capitaine », je te le donne en mille Emile ?

L'éboueur. - Quoi ?

Le client. - Il veut repiloter son bateau !

L'éboueur. - Il ferait mieux d'attendre qu'on le remette d'aplomb, parce que tout de même, il a un air penché !
(Il fait le pitre en s'appuyant au bar pour pencher.) C'est l'effet tour de Pise.

Anne. - Rooh, t'es con Alex !

L'éboueur. - En tout cas, il doute de rien, le Rital.

Le client. - Sinon, j'ai trouvé une autre perle qui vient d'Italie. T'as twitter ?

L'éboueur. - Euh... non, pourquoi ?

Le client. - Parce que si tu "follow" le Pape...

L'éboueur. - Ça veut dire quoi ?

Le client. - Tu t'en fous, t'as pas twitter.

Anne. - Ben quoi ?

Le client. - Eh bien, « le pape François accordera des indulgences aux abonnés de son compte Twitter. »

Anne. - Non, c'est pas vrai ?

Le client. - Si, lis toi-même.

L'éboueur. - *(Vidant son verre)* Le type qu'en a noyé 32, j'espère qu'il a twitter. Allez ! Je me taille, on ira pas au paradis.

Il sort. Changement rapide de décor, sortie de la table et des chaises à cour, remplacés par l'escabeau, retour à l'atelier du peintre en pleine lumière.

Tableau V - Un matin de septembre 1818, dans l'atelier du peintre

Personnages :

- **Théodore Géricault**
- **Corréard, Alexandre, ingénieur géographe de la Méduse**
- **Savigny, Jean-Baptiste Henri, médecin de la Méduse**
- **Suzanne**

Décor : identique au tableau III. Au lointain jardin, le lit etc. Le chevalet a été remplacé par une sellette sur laquelle une miniature du radeau et des poupées de cire sont posées.

Théodore. - Entrez mes amis, défaites-vous de vos affaires. Suzanne, débarrassez Monsieur Corréard... Monsieur Savigny, donnez-moi votre chapeau. (*Suzanne débarrasse les affaires et les pose sur le lit en fer.*) Avant de prendre place, venez voir ici la reproduction du radeau que j'ai fait réaliser. (*Ils se dirigent vers la coulisse jardin.*)

Corréard. - Oh ! Dieu, que de mauvais souvenirs !

Savigny. - Presque grandeur nature ! Magnifique travail de vos charpentiers.

Théodore. - Oui, c'est Lavillette qui l'a réalisée.

Savigny. - Comment se porte-t-il, ce compagnon des mauvais jours ?

Théodore. - Fort bien, mais on en reparlera. J'ai ici une autre maquette selon les plans publiés dans votre livre. Ainsi, je pourrai me faire une idée plus précise de votre tragédie et placer des figurines de cire pour construire mon tableau.

Corréard. - (*Furieux*) Monsieur Géricault, concernant notre livre, je dois vous faire état des persécutions qui sont les miennes. (*Il sort une lettre de sa poche.*)

Théodore. - Asseyons-nous.

Suzanne revient, apportant du vin et des verres, ainsi que du saucisson et de quoi se restaurer. Corréard se montre plus revendicateur que Savigny.

Corréard. - J'ai écrit à Du Bouchage, le ministre de la marine, et voici copie de la lettre.

Théodore. - (*Il lit en diagonale.*) Merci Corréard.
« Monseigneur, na nana, malheureux naufragé de la frégate la Méduse, nana na, 25 blessures, nanana, j'estime donc due, la juste compensation de l'effroyable tragédie, pouvant se monter à 9 000 francs. »

Corréard. - 250 francs, 250 misérables francs !Voilà ce que j'ai reçu.

Savigny. - Nous avons eu l'honnêteté de publier de bien cruelles vérités.

Corréard. - On est près de nous faire un crime d'avoir osé dire que des officiers de marine nous avaient abandonnés.

Théodore. - Messieurs, votre révolte est juste et fortifie ma volonté de mener à bien mon projet. Buons à son succès. Vivat vivat vivat ! *(Ils portent un toast.)*

Théodore. - La bonne nouvelle, c'est la condamnation du commandant Chaumareys par le conseil de guerre. N'est-ce pas Savigny ?

Savigny. - Oui, si l'on peut dire : il a été reconnu coupable de l'échouement de la Méduse, de sa désertion et de sa perte, ainsi que de l'abandon du radeau.

Théodore. - Voilà de quoi vous satisfaire.

Corréard. - Il risquait la peine de mort et il aurait dû l'avoir.

Savigny. - Il a été privé de ses décorations, rayé des officiers de la marine et condamné à trois ans de prison.

Corréard. - Une prison dorée à ce que j'ai cru comprendre, alors que moi : neuf condamnations pour publications séditieuses, suspension de ma licence d'éditeur, et comme je ne peux payer les amendes, puisque huit mille de mes livres ont été saisis, j'écope de huit années de prison à Sainte Pélagie.

Savigny. - C'est effectivement moins clément.

Théodore. - Je comprends votre amertume, voilà le motif du tableau monumental qui j'exposerai au salon du Louvre. *(Il se saisit d'une baguette montre la salle, ils sont impressionnés par l'ébauche du tableau.)*

Savigny. - Ça vous laisse peu de temps, moins d'un an !

Théodore. - Je travaille jour et nuit. Voyez l'ébauche : tout l'avant est dégagé, pour laisser imaginer les nombreux disparus. J'ai mis l'angle du radeau au centre, de sorte que les spectateurs soient invités à monter

dessus. *(Ils hochent gravement la tête en regardant la salle.)* Ne faites pas attention, je n'ai pas fini les pieds des personnages. Vous figurerez sur cette toile par ici. *(Il monte à l'escabeau pour montrer à l'aide d'une baguette.)*

Savigny. - Impressionnant ! Comment comptez-vous nous représenter ?

Théodore. - J'y viens, je vais vous demander, une fois de plus, de reprendre votre récit.

Corréard. - Mais vous savez déjà tout !

Théodore. - J'ai besoin de me forger des images. Comme la dernière fois, pardonnez, je me place derrière le paravent. Asseyez-vous et reprenons.

Théodore déplie le paravent qui le cache aux yeux des visiteurs, attablés à cour. Il prend une des trois chaises et s'installe à califourchon à jardin. Il peut ainsi, à leur insu, mimer les fortes impressions qu'il ressent. Il se servira de la maquette et des figurines.

Corréard. - Dès le départ et pendant la traversée, la vie à bord fut difficile. Sur un espace confiné nous étions là tous mêlés.

Savigny. - Et si dissemblables !

Corréard. - Soldats, marins, des notables aussi...

Savigny. - Avec ça, des régicides et des ultras...

Corréard. - Sans compter des bonapartistes...

Savigny. - Et l'ambassadeur plénipotentiaire qui rejoignait son poste, ce qui était le but de la mission : reprendre possession du Sénégal.

Corréard. - Et surtout recommencer le très fructueux commerce des esclaves au départ de l'île de Gorée.

Théodore. - Hum... *(un temps)* Reparlez-moi du commandant De Chaumareys ?

Savigny. - Le pauvre : dépassé, peu sûr de lui, il n'avait pas navigué depuis plus de vingt-six ans. Tout étonné que les marins lui obéissent !

Géricault derrière son paravent mime une personne indécise.

Corréard. - *(Furieux)* Le pauvre ? Comme tu y vas ! Incompétent, oui ! Trop occupé à forcer la cadence pour ménager les « pôvres » riches et s'attirer leurs faveurs.

Savigny. - Il se trompe sur le repérage du Cap Blanc, et ordonne bien trop tôt cap à l'Est au lieu de poursuivre plein sud !

Théodore. - Comment est-ce possible ?

Corréard. - Il écoutait le dernier qui parlait.

Savigny. - La Méduse filait droit vers le banc d'Arguin, pourtant signalé sur toutes les cartes.

Corréard. - Coudein, le jeune officier, signalait les changements de couleur de la mer indiquant les hauts fonds, nos sondes lui donnaient raison... Chaumareys gardait le cap !

Savigny. - *(Le récit se ralentit, devenant douloureux.)* Et le pire arriva : l'échouement sur le banc de sable... à marée haute ! ce qui ruina tout espoir de se désensabler facilement.

Corréard. - À partir de là, ce fut du grand n'importe quoi : ordres sur contrordres, construction du radeau...

alors qu'il était encore temps de manoeuvrer à l'ancre et au vent.

Savigny. - Au départ, cette « machine » comme nous l'appelions, a été conçue pour y déplacer le matériel, alléger la Méduse, pour la renflouer avec la marée.

Théodore. - C'était une bonne idée. *(Théodore saisit la maquette et observe tout en suivant le récit.)*

Savigny. - Oui, la Méduse s'est bien dégagée...

Corréard. - Trois jours entiers perdus à cette construction exténuante, dans l'eau, épuisant les marins : à vide, le radeau devait bien peser ses douze tonnes.... et par malchance, le temps se gâtait.

Savigny. - La malédiction s'est poursuivie : la houle s'étant levée avec le vent, la Méduse a fini par se dégager. L'ancre trop petite, s'est rompue, et nous fûmes précipités sur le récif. Le safran s'est brisé et le vaisseau s'est disloqué sur les rochers.

Corréard. - Alors, sauve-qui-peut, panique intégrale : les notables se ruèrent dans les chaloupes avec les officiers, et Chaumareys parmi les premiers !

Savigny. - Dans la panique extrême, on força cent cinquante malheureux, à embarquer sur la machine...

Corréard. - Nous en étions ! Imaginez un caillebotis glissant, sous l'eau, avec des claires-voies énormes entre les madriers.

Savigny. - Une funeste machine à broyer les membres ! Les gens sont entassés, debout, de l'eau jusqu'à la ceinture. Tout bouge, tangué guère moyen de se tenir droit.

Géricault vit la scène tout en regardant son tableau. Il se couvre le visage de pigments, monte sur son lit, s'agite puis se calme, en proie à l'horreur de son imagination. C'est lui qui semble ressentir le plus intensément le récit.

Corréard. - *(De plus en plus lent, comme s'il revivait l'horreur.)* Cent cinquante personnes sur ce radeau de 20 mètres, à demi submergé.

Savigny. - Rien à quoi se retenir, avec des vagues incessantes, cassantes, tueuses...

Corréard. - De l'eau jusqu'à la taille. Les déferlantes poussent les malheureux qui se noient dans l'instant, sans secours. Un enfer liquide, angoissant.

Savigny. - La machine trop lourde. La voile, loin de nous servir, nous dresse sur les vagues et retient les chaloupes qui nous remorquent : nous n'avancons pas. Et l'incroyable se produit : les amarres sont rompues.

Corréard. - *(Il hurle presque.)* Et par qui ? Ils nous abandonnent ! Les embarcations s'éloignent ! Ils nous abandonnent, eux ! Et nous on est là, sidérés, incapables de réaliser, de comprendre ! Et le soir qui tombe !

Savigny. - La sauvagerie ne met guère de temps à s'installer. Dès la première nuit, vingt personnes tombent à l'eau et se noient. Les nuits suivantes, debout, sans même pouvoir s'asseoir... la folie et la terreur s'emparent des hommes, des mutineries se forment.

Théodore. - Comment en venez-vous à bout ?

Corréard. - Les officiers ont encore leur sabre et se défendent. Nous-mêmes sommes regroupés au pied du mât, le point le plus haut du radeau.

Théodore. - Près des vivres ?

Savigny. - Hélas ! un sac, du vieux biscuit détrempé, plus de vivres dès le premier jour.

Théodore. - Mais comment avez-vous pu tenir ?

Savigny. - Un but. Avoir un but, ça vous donne une force supplémentaire par rapport aux autres : je me suis fait promesse de rapporter comment se conduit l'homme, poussé à ces extrémités.

Théodore. - Et vous Corréard ?

Corréard. - Nous n'avions que trois tonneaux de vin. Je ne me suis pas enivré, comme beaucoup, que la peur et l'alcool rendaient fous. Et je n'ai pas bu l'eau de mer qui attaque la cervelle et provoque plus rapidement la mort.

Savigny. - Ces nuits d'angoisse, debout sans fermer un œil, et le matin pâlit, et le jour entame une horreur nouvelle.

Corréard. - Affamés, certains rongent des ceinturons, d'autres mastiquent des charpies. (*Un temps douloureux*) Et d'autres... des morceaux des morts de la nuit !

Savigny. - (*Pris par l'émotion à son tour*) Et les chairs corrompues se vengent. Comme médecin, j'ai dû commander que les muscles des cadavres soient séchés pour en atténuer la toxicité. (*Géricault se tient la tête à deux mains, au comble de l'émotion.*)

Corréard. - Au 7^e jour, il ne reste que 27 survivants, dont la moitié agonise.

Théodore. - Tous des officiers ?

Corréard. - Pas tous, mais la plupart. (*Douloureusement*) Pour conserver des chances de survie

avec les rations de vin restantes, nous tenons conseil sur le sort des blessés.

Savigny. - ³ « Il fut décidé en désespoir, qu'on les jetterait à la mer. Ce moyen, quelque répugnant et quelque horrible qu'il nous parût à nous-mêmes, procurait aux survivants six jours de vin.

Corréard. - Trois matelots et un soldat furent désignés pour cette cruelle mission.

Savigny. - Et nous versâmes des larmes de sang. »
Nous ne restâmes que quinze à survivre.

Corréard. - (*S'inquiétant du silence*) Ça va Théodore ?

(Théodore repasse devant le paravent, essuyant ses larmes et la teinture sur son visage.)

Théodore. - Racontez-moi encore le sauvetage.

Corréard. - Lorsque nous aperçûmes enfin l'Argus ?

Savigny. - Ce fut de la folie ! Nous nous embrassions et des larmes de joie sillonnaient nos joues brûlées de soleil. Chacun se saisit de mouchoirs et de tout ce qui traînait encore pour nous signaler au voilier qui s'approchait rapidement.

Corréard. - Notre joie redoubla lorsque nous aperçûmes en haut de son mât de misaine, le grand pavillon blanc.

Savigny. - Nous nous écriâmes : « C'est donc à des français que nous allons devoir notre salut ! »

Théodore. - Merci. Reprenez la pause que vous aviez pour moi, je vous immortaliserai à jamais.

Savigny. - Moi, j'étais là, hébété, au pied du mât. (*Ils reprennent la pause.*)

³ Le texte entre guillemets est adapté du livre de Corréard et Savigny.

Corréard. - Et moi, tourné vers toi Savigny.

Théodore. - Merci mes frères, ne bougez plus. *(Il se saisit d'un fusain et commence à croquer les deux naufragés.)*

Pénombre et changement de décor à vue : sortie de l'escabeau, retour de la table de café à cour, mise en place d'une autre (plus ancienne) en symétrie avec deux chaises à jardin. Ces deux espaces scéniques sont isolés dans la lumière.

Tableau VI - Mi-août 2013, dans un café.

En parallèle, mi-août 1819, dans un estaminet.

Personnages :

- **Anne (la serveuse)**
- **Le client**
- **Théodore**
- **Horace Vernet, peintre et ami de Géricault⁴**

Décor : La lumière éclaire en premier la scène de café côté cour, tandis que Théodore et Horace Vernet s'installent en symétrie au jardin dans la pénombre. La scène côté cour est très enjouée.

Le client. - Ressers-moi un verre, j'en peux plus. C'est pas pour me vanter... mais il fait rudement chaud.

Anne. - Si y fait pas chaud en août, c'est quand qu'y va faire chaud ? Tu sais, je vais pas tarder à boucler... alors ce sera le dernier.

Le client. - D'accord, vite fait, un dernier pour la route. Je vais aller voir où en sont mes peintres, il faut les surveiller ces zigotos. Dis donc ! ça sent bon.

Anne. - Les enfants vont rentrer et je leur fais un lapin moutarde.

⁴ Horace Vernet peintre et ami, dont le père Carle Vernet fût le Maître de Géricault

Le client. - Les veinards, j'adore ça !

Anne. - T'essayes pas de te faire inviter, j'espère ? Parce que c'est mort.

Le client. - Non, je dois passer sur le chantier, je t'ai dit.

La lumière éclaire Théodore et Vernet, attablés au jardin. Les conversations vont se croiser entre 1819 (côté jardin) et 2013 (côté cour). Théodore est fébrile, il a toutes les raisons de s'inquiéter.

Théodore. - J'ai peur : la date fatidique approche, j'en perds le sommeil et je suis épuisé par l'accrochage au salon du Louvre...

Horace Vernet. - Je suis confiant. Ce que j'ai vu est extraordinaire.

Théodore. - Dans quinze jours, c'est le verdict. Et ça se présente mal : la toile méritait une place entière. Tu l'as vue : 7 mètres sur 5 ! Eh bien, ils m'ont assigné un emplacement beaucoup trop haut : on voit mal le tableau et ils lui ont collé des petites œuvres en dessous.

Le client. - Je veux voir comment ils ont repositionné la hotte : ils l'avaient mise trop basse, on se prenait la tronche dedans. Je vais les appeler, qu'y m'envoient la photo.

Anne. - C'est qui que t'appelles ?

Le client. - Les ouvriers : ils doivent m'envoyer une photo toutes les deux heures. C'est le seul moyen de voir s'ils glandent pas, et s'ils font comme j'y ai demandé. *(Une photo arrive sur son téléphone portable.)* Ah tiens, voilà, il suffit d'en parler...

Anne. - La confiance règne. Fais voir.

Horace Vernet. - Je suis tranquille. Avec ton tableau, ce sont les autres qui devraient s'inquiéter. On ne verra que lui. Tu as choisi le titre ?

Anne. - La cuisine ! Wouah, c'est chouette ! T'es sur quoi en ce moment ?

Théodore. - Le Radeau de la Méduse, mais apparemment ça aussi, c'est un écueil : ils n'en veulent pas.

Le client. - Après le dégât des eaux... On refait trois appartements, là c'est la cuisine. Et vu comme ils ont foiré la tienne... je préfère surveiller.

Anne. - Elle est bien ma cuisine maintenant...

Le client. - Oui, heureusement qu'elle est bien, après qu'on a refait la teinte que t'avais choisie !

Horace Vernet. - La lumière est magnifique, peu importe le titre : la lumière et la transparence !

Théodore. - Et encore, tu ne l'as pas vu terminé : j'ai repris toutes les ocres au bitume de Judée et j'ai mis des verts plus soutenus dans les vagues, proches d'un vert olive...

Le client. - Moi, j'adore le lapin aux olives. Je regrette de pas pouvoir rester, ça sent rudement bon.

Anne. - Lapin, sauce moutarde.

Horace Vernet. - Tu as abandonné l'ocre ?

Théodore. - Non. J'ai choisi un jaune moins amorti, pour la chair des naufragés, presque un jaune moutarde.

Le client. - J'adore aussi, ça va avec tout : le lapin, le poisson mais surtout l'andouillette ! ah ! L'andouillette moutarde !

Anne. - C'est quand même plus léger grillé, l'andouillette. Alors que le lapin, au gril c'est trop sec.

Théodore. - Les reflets mordorés rendent mieux les peaux tannées des malheureux... Tu vois, ce naufrage me poursuit jusque dans les couleurs.

Horace Vernet. - Tu as le génie des teintes, ton tableau raconte formidablement cette tragédie.

Théodore. - C'est ton père⁵ qui m'a appris le secret des tonalités et des nuances... et tu as reçu le même enseignement.

Anne. - Le lapin moutarde, ça, c'est la recette de ma mère.

Le client. - Me fais pas regretter, faut que j'y aille. J'ai pas envie de refaire le chantier comme pour toi... ça nous a coûté assez cher, et mon associé a râlé sec.

Horace Vernet. - Tu sais, mon père est tellement fier de toi...

Théodore. - Fier de toi aussi. Nous sommes des artistes heureux : sa fêrile nous a rendus libres. Nous devons notre succès à son magistère.

Horace Vernet. - Et à notre talent... mais toi, tu as déjà le succès.

Le client. - Tu cuisines vraiment bien, c'est un don.

⁵ Carle Vernet, père de Horace Vernet fut un des maîtres de Géricault.

Anne. - Merci... C'est qui ton associé qui s'est permis de râler ?

Le client. - Ben c'est Marcel, il a racheté les parts de Hugo, le patron c'est lui maintenant.

Théodore. - Pas si vite, pour le succès, laissons passer le salon et la tempête et ensuite, peut-être...

Horace Vernet. - Allez ! sois fier de toi et portons un toast : à ton succès et à la postérité !

Théodore. - Tu as raison, on peut toujours être fier avant. On verra bien après. À notre succès !

Horace Vernet. - Et à la postérité !

La lumière baisse côté jardin plongeant Théodore et Horace Vernet dans l'ombre.

Anne. - Marcel, quel Marcel ?

Le client. - Marcel, le cuisiniste, celui qui t'a fait choisir la couleur de ta cuisine sur le nuancier... tu te souviens ?

Anne. - (*Elle quitte son tablier.*) Ah ! Marcel, mais c'est lui qui s'est planté sur le choix des couleurs, Marcel c'est quoi son nom déjà ?

Le client. - Proust.

Anne. - Ah ! c'est lui qui a racheté. C'est pour ça qu'on le voit plus, Hugo.

Le client. - Eh oui, maintenant c'est Marcel.

Anne. - Proust, c'est connu ça comme nom.

Le client. - Tu parles si c'est connu. Ça fait plus de 20 ans qu'il est dans le métier !

La table cour, et sa chaise disparaissent dans la pénombre. Anne coiffe une charlotte pour devenir la servante de l'estaminet dans la scène suivante au jardin.